

## LETTRE A JULES FERRY

Université de France  
Académie d'Alger  
École des Lettres  
Cabinet du Directeur

Alger, le 27 avril 1889.

Cher Président,

Je viens de commenter le *Ehein, Postume, fugaces* avec mes Touareg. Ils ne comptent pas par années, les heureuses gens, mais par lunes, et il y en a tant dans la vie que, suivant eux, ce n'est pas la peine de regretter les premières. La vie, disent-ils, ne se découpe pas en petits morceaux : c'est encore là une de nos inventions, et ce n'est pas la meilleure. Elle se partage en grandes périodes, de l'enfance à la prise du voile qui correspond à l'adolescence, de la prise du voile à la maturité, et de cette dernière à la mort. La troisième période est la plus heureuse : c'est le temps où l'on commande, où l'on parle avec autorité dans les conseils, où l'on jouit de la richesse. Alors on reste dans sa tente pendant que les jeunes sont dehors. Ils ajoutent que les hommes âgés ont encore un avantage, celui d'épouser les jeunes filles qu'ils veulent, parce qu'ils sont très riches. Voilà leur philosophie, et je vous propose de l'adopter, sauf le dernier article. J'aime assez cette façon gaillarde d'entendre les choses, et de traiter la nature avec le sans gêne dont elle ne se fait pas faute à notre égard.

Il est certain que, depuis tantôt un an que je passe plusieurs heures par jour avec ces diables noirs (ils sont vêtus de noir, voilés de noir, et n'abaissent jamais leurs voiles devant moi par politesse), je subis un peu leur influence, et je crains que vous ne me trouviez changé. Ils n'ont jamais vu planter un arbre ; ils n'ont pas de mot pour cela dans leur langue, et se mettent à rire quand je leur parle du reboisement. Ai-je bien gardé toute l'admiration et tout le respect que je dois aux jeunes plantations de Foucharupt ? Madame Ferry reconnaîtra que j'en ai fait une fois les honneurs à une dame étrangère sans oublier les plus petites pousses d'acacia, et alors elles n'étaient pas toujours faciles à découvrir. Heureusement, c'est un bosquet que j'aurai cette fois devant les yeux, et un bosquet soigné, taillé, parfait. Il me convertira, si je le revois, et puis la moitié seulement d'une bonne heure passée avec vous me rendra tout mon bon sens.

C'est cependant une occupation bien intéressante que d'analyser ces âmes primitives. Nous sommes en ce moment aux deux bouts de l'esprit humain, vous très haut, dans un monde très compliqué, paré de beaux sentiments et de belles phrases, mais envieux, indiscipliné, matérialiste, et qu'un rien affole. Je suis très bas, dans une prison, cinq heures par jour avec de vrais barbares, et je ne sais pas si je n'ai pas la meilleure part. Mes gens ne savent pas ce que c'est que planter un arbre ; ils ne connaissent pas davantage le tissage ou le labourage. Ce sont là pour eux des occupations méprisables. Ils n'avaient jamais vu un animal attelé à une voiture. Pour eux, la terre est carrée, et le ciel solide au-dessus, est un carré d'égale dimension. Ils ignorent absolument les noms des nations de l'Europe. Ils me demandent timidement s'il est vrai que nous ayons trois cents canons. Stamboul est disent-ils, un nom d'homme. Et cependant ils nous donneraient des leçons de patience, de courage, d'ordre et de fermeté. Voilà deux ans qu'ils sont captifs, et ils sont toujours de bonne humeur. Nous avons là trois nobles, deux serfs et un esclave. Les serfs n'élèvent jamais la voix contre les nobles, et l'esclave, auquel on a offert la liberté, préfère retourner là-bas près de son maître. Il est vrai que les nobles passent leur vie à se battre pour les autres, et distribuent tout leur bien sans compter. Le plus noble ne garde rien pour lui de ce que je lui donne : il ne s'est réservé qu'une ceinture dorée dont il s'entourera la tête quand il ira retomber à coups de lance sur les Aoulimmiden du côté de Tombouctou. Ils comptent aveuglément sur leurs amis, et méprisent surtout le bavardage. Voici, par exemple, deux de leurs proverbes :

1° “ Jette un bienfait derrière toi, tu le trouveras devant toi”.

2° “Ce qui est dans la parole est dans le silence”.

Quand je suis dans leur compagnie, je suis joliment loin, je vous l'assure, de la Boulange ; mais je ne suis peut-être pas encore trop mal placé pour la juger. Mes amis n'ont qu'un seul mot pour dire “conseil” et “puissance”. La loi et la force ne se séparent pas dans leur esprit. Il ne conçoivent pas qu'on soit un révolté uniquement quand on prend les armes. Ils disent que la révolte commence à la désobéissance, et cela ne me paraît pas mal jugé. Il était temps vraiment que nos députés et nos sénateurs se missent à raisonner comme des Touareg. Il était temps aussi que la sottise de notre homme se mît de la partie. Cette fuite, cette morphine, ces petits soupers, cette politique d'entresol, ces conspirations de cabinet particulier, auront été notre salut ; mais que le Bon Dieu nous continue notre énergie ! Ici même, dans ce pays que vous avez bien jugé, et qui en effet n'est pas assez sot ou hardi pour n'être pas toujours du côté du manche, on finissait par se demander où était le manche, et, conséquence toute naturelle, une faction boulangiste s'esquissait déjà : anciens radicaux d'un côté, anciens bonapartistes de

l'autre. C'était tout indiqué. Maintenant ces Messieurs rentrent dans leurs coquilles ; mais à la moindre occasion il peuvent en sortir. Un bon moyen pour les tenir est de réprimer sévèrement la presse, et croyez bien que presque tout le monde y applaudira, parce que toutes les classes de la société et toutes les administrations ont depuis trop longtemps été vexées ou insultées par des journalistes. Il faut aussi que les députés aient moins d'influence dans les bureaux des ministères. Il est certain par exemple que l'importance et le ton qu'a pris M. Thomson ont aliéné plus d'un esprit à la République. Notre ministère de l'instruction publique est à l'abri de ces ingérences, et tout notre personnel est resté républicain.

Ici une des conséquences de l'acte d'autorité de la Chambre et du Sénat sera la réception assurément très bienveillante qui sera faite à M. Flandin. Il n'aura qu'une peine, celle de continuer dans le monde les succès de son prédécesseur, M. Maillet, qui est tout à fait lettré et très aimable. Je connais bien M. Flandin ; je l'ai entendu prononcer un discours remarquable, quand il était professeur à l'École de droit. J'ai même eu une relation particulière avec lui quand Paul Bert, avec lequel il était très lié, est venu à Alger. Depuis que vous l'avez nommé dans votre lettre, il est tout à fait de mes amis.

Je vous écris ainsi le jeudi de la semaine Sainte, pendant que tout notre Enseignement Supérieur est en vacances, un peu dispersé en Algérie, en Espagne, ou même en France. C'est le seul plaisir que je me donne. J'aurai bien désiré aller voir où en est notre Exposition algérienne, et je m'y serais rendu de la rue Bayard, en traversant la Seine ; mais j'ai trop à faire ici. D'abord, je me suis imposé deux cours publics, à l'inverse de ceux de mes collègues qui ne font que des conférences fermées. Dans l'un j'expose l'histoire de la colonisation de l'Algérie ; dans l'autre je compare l'Algérie avec les colonies plus ou moins similaires de l'étranger. Je ne parle pas de ma conférence préparatoire à la licence. J'ai le plus grand désir de réunir en volume mes leçons principales, et on m'y invite de divers côtés ; mais les journées sont si courtes, et mon cerveau se remplit si vite de sang en dépit des douches froides, que je ne peux rien encore envoyer à l'imprimeur. - Ensuite je me suis jeté avec mes Touareg dans une étude de linguistique vraiment considérable, et il faut que je la pousse sans désespérer ; car ils peuvent m'échapper maintenant d'un moment à l'autre. J'en entrevois la fin cependant. Si on me les laisse encore un mois et demi, j'aurai :

- 1° Un dictionnaire de cinq cents pages, accompagné d'exemples ;
- 2° Un petit volume d'observations grammaticales ;
- 3° Un petit volume de textes, sans compter des communications à l'Institut et à la Société de géographie.

Ce sera ma maîtresse pièce pour cette année, et je n'ai pas pu ne pas l'entreprendre parce que, parlant l'arabe et le dialecte berber de l'Aurès, j'étais seul en mesure de m'entendre avec nos prisonniers. J'ai bien l'ambition, puisque je parle maintenant couramment avec eux, de jouer quelque rôle actif, si l'occasion s'en présente. Du moins j'irai présenter mon travail au Congrès des orientalistes à Stockholm le 6 septembre prochain, et, à l'heure des toasts, il y aura là quelqu'un pour porter en français la santé d'Oscar II.

Je ne sais s'il n'y a pas quelque membre de l'Institut qui me reproche de ne rien publier depuis plus d'un an, et il est même possible qu'on se plaigne de moi au journal des débats ; mais ma foi tant pis : la science et la gloire avant tout.

Excusez toutes ces longueurs. J'oublie le précepte des Touareg. Quand je pense que je cause avec vous. Je vous prie bien de dire à M. Charles Ferry que je ne cesse de l'aimer bien sincèrement, et de présenter tous mes respects à Madame Ferry. Ma femme se joint à moi de tout cœur et vous remercie.

Votre parfaitement dévoué,

E. MASQUERAY.